

FRANÇOIS SMITH

# Fille à soldats

roman traduit de l'afrikaans  
par Naòmi Morgan

*ACTES SUD*



*À mes parents, Hendrik et Grietje Mor,  
qui ont planté en moi la langue afri-  
kaans aussi bien que le sésotho, et à  
Nico Moolman qui, en s'emparant le  
premier de cette histoire, m'a fourni  
une encre indélébile.*



Il est allongé, dos à elle, la tête tournée vers les rideaux ternes qui s'immobilisent devant la fenêtre. Dans le demi-jour, elle ne voit que son profil : l'oreille, rabat sombre attaché à l'amas tout aussi sombre de la tête. S'il y avait de la lumière, pense-t-elle, l'oreille, illuminée de rose et délicatement veinée, se détacherait, le repli courbe du pavillon peut-être un peu pelé. C'est pour cela qu'elle a été formée, pour voir de la lumière et de la vie. C'est pour cela qu'elle est là. Mais dans la pénombre, tout est différent.

Elle détourne son regard de l'oreille vers l'épaule qui dépasse du drap, le bras légèrement replié qui repose sur la couverture, la manche du pyjama remontée. La main est drapée sur la hanche, vers l'avant, hors de sa vue, mais le bras, la partie qui dépasse, est plus mince que ce à quoi elle s'était attendue. À quoi s'était-elle attendue ? Est-ce qu'elle peut s'en souvenir ?

Elle darde son regard sur Hurst, qui se tient à côté d'elle. Impassible, il regarde fixement le malade dans le lit. Il n'y a pas d'issue, elle *doit* regarder elle aussi : les doux plis pelucheux de la manche en

coton au niveau du coude, le col en forme de pétale autour de la mince tige du cou.

Et puis l'oreille, encore une fois.

Elle ne s'en étonne pas. C'est la fatalité. Au moment de descendre à terre, elle avait ressenti quelque chose de familier dans ce pays où tout lui était totalement étranger, elle avait eu le sentiment que quelque chose – ou quelqu'un – l'attendait quelque part derrière une façade, une porte ou une clôture. Et voilà que cette sensation, de plus en plus forte, avait conduit son regard directement à l'oreille. Voilà ce qu'elle avait vu, tout d'abord : l'oreille. Et sa morsure, comme une entaille sur l'oreille d'un mouton. Là où l'on s'attendrait à voir le doux gonflement du lobe, le repli courbe s'estompe jusqu'au cou.

C'est sa marque à elle.

Sa langue collée à son palais se détache avec un petit claquement. Elle se tourne vers la porte qui s'est fermée derrière eux avec un cliquetis. Elle inhale profondément, retient longtemps son souffle avant d'exhaler par saccades. Comment en suis-je arrivée là ? se demande-t-elle.

C'est ainsi que cela s'est passé : elle se tenait devant la porte, devant ce rectangle en bois sombre et immuable désormais derrière eux, le joint enserrant le chambranle. Elle se tenait devant cette surface réfléchissante au vernis craquelé, comme la rétine d'un œil, l'odeur de bois poli dans ses narines, son haleine contre cette surface inflexible, et ses yeux

qu'elle tentait de détourner du nom sur l'étiquette blanche dans le petit cadre en métal, le nom qu'elle est incapable de prononcer.

Le major Hurst se tenait derrière elle, et elle s'est retournée, tête baissée, pour qu'il ne remarque pas son désarroi, ses doigts pressés sur le bois derrière son dos. Hurst parlait, mais que disait-il ? Il l'a écartée doucement d'une main et a ouvert la porte de l'autre. Dans la pénombre, elle l'a suivi, le dos lisse de son uniforme dûment repassé entre l'homme dans le lit et elle.

C'est ainsi que cela s'est passé.

Il y a un silence de mort dans la chambre. L'air est lourd de silence. Jusqu'à ce que Hurst parle. Il a avancé de quelques pas avant de parler. Il a articulé le nom de l'homme sur le lit. Ce nom qu'elle est incapable de dire. Et l'énonciation de ce nom la transporte – elle sent la turbulence, comme si elle se trouvait dans l'œil d'une tornade et qu'on la larguait entre une poignée de tentes sur une plaine perdue de l'État libre d'Orange.

“Sister Nell ?”

Quoi ? C'est Hurst qui a parlé. Ici, à côté d'elle.

C'est là qu'elle se trouve, avec le major Arthur Hurst, à l'hôpital Seale Hayne dans le Devon.

C'est là qu'elle doit être, et nulle part ailleurs ; elle se fait violence pour rester présente dans ce moment-ci. Ils se trouvent dans la chambre privée d'un des officiers du roi. Non, pas du roi, un de ses officiers à elle. Elle se tient derrière le major Hurst et voit donc la plus grande partie du lit, ainsi que le pic formé par les pieds sous le drap. Elle cligne

les yeux pour se concentrer. Les pieds sous le drap se crispent nerveusement, une fois.

Il y a seize ans, c'est ainsi qu'elle attendait, allongée dans une grotte obscure ; elle regardait, toujours couchée, le lent avancement du trait d'ombre devant l'entrée. Et elle attendait, attendait, attendait que quelque chose en elle s'apaise.



Je vois. Mes yeux devaient déjà être ouverts avant que je ne me rende compte que je voyais. D'abord, une lumière toute blanche flottait autour de moi et je me disais : Ce n'est pas de la lumière, ce n'est pas de la lumière. Je ne savais pas ce que c'était, mais on aurait dit que la lumière coulait aussi de ma bouche et que tout, tout ce qui m'entourait, se remplissait de cette nausée aigre et brûlante en moi. Je ne dois plus regarder ; je ne veux pas savoir ce que c'est, je ne veux pas le sentir, non, je ne veux pas. Je ne veux pas. Tout doit disparaître. Il vaut mieux ne pas penser car, quand je pense, ma tête me pèse, et alors mes pensées appuient contre l'os. C'est penser qui me fend la tête, qui me fait si mal.

Ça sent le *kraal* de moutons. La poussière et le crottin et la pierre et la laine. Je pense être dans une sorte de grotte. Je suis allongée à l'ombre, mais à l'entrée il fait si grand soleil que je ne peux pas regarder par là. Des bandes de lumière où flottent de petites taches et au fond une tache sombre, comme des gens qui se baissent et qui regardent à l'intérieur, ou peut-être sont-ce des damans qui perchent dans les oliviers sauvages. Je ne sais pas,

je ne peux pas penser, mes oreilles se bouchent, au-dessus de moi courent des dessins d'hommes et d'animaux sur la pierre, j'entends les sabots de milliers de moutons sur la terre dure. Ils m'ont marché sur le corps avec leurs sabots pointus, m'ont piétinée, ils ont enfoncé mon corps entier dans le sol, arraché la peau de mes joues, de mes côtes, leurs cornes dures dans mes yeux, je ne peux pas penser, je ne peux pas penser.

Je sais à présent ce que j'ai vu. Mes propres pensées sanglantes qui sortent de ma tête, qui bouillonnent, qui jaillissent. J'ai déjà essayé de crier, ça fait si mal, mais je ne peux pas, parce que je suis allongée ici. Voilà ce que j'ai vu. Je suis couchée comme un mouton abattu aux veines bleues qui suintent et se renflent sur la panse blanche et visqueuse, une lame qui grince, qui grince, une biscotte qui tombe sur le sol en bouse de vache et qui s'effrite à l'endroit où mes orteils sont censés se trouver, ma bouche est fourrée de miettes pointues. Je ne peux rien dire, parce que ça sent la fumée, la laine de mouton, l'égout. Quelqu'un a jeté un chiffon dans l'égout et je ferai mieux de regarder ailleurs ailleurs parce qu'il y a des chèvres avec moi ici rouges comme la terre et blanches comme les nuages elles sautent les unes par-dessus les autres et pêle-mêle des gens avec des *knobkerries*\* les mènent en troupeau les gens sont noirs comme de la boue et les élands du Cap me sautent par-dessus, sautent plus haut, plus haut, encore plus haut. Si seulement je pouvais serrer assez fort les paupières pour tout faire disparaître.

\* Bâton, canne de marche. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Le *clic-clac* assourdi du train l'accompagne depuis Harwich à travers le riche mélange de vert et de brun du Devon, des couleurs à l'eau qui déteignent et larment contre la vitre. Mais son esprit est encore rempli de la houle de la mer grise et du bercement résigné du navire, comme si ses pensées s'enfonçaient dans l'eau sombre et froide.

Pendant presque tout le voyage du paquebot-poste à destination de Harwich, elle s'était tenue debout sur le pont supérieur, une des rares femmes parmi un grand nombre d'hommes, des membres d'équipage, surtout, quelques fonctionnaires, même quelques soldats, tous munis d'une autorisation spéciale pour entrer dans les eaux en guerre, et sans laquelle cela n'aurait pas été possible. Les services du ferry sont suspendus et le paquebot-poste est désormais la seule façon de naviguer des Pays-Bas à la Grande-Bretagne.

La dernière fois qu'elle avait embarqué à bord d'un bateau, c'était pour quitter Le Cap, peu avant la fin de la guerre anglo-boer – laissant, ironie de l'histoire, une autre guerre derrière elle. L'idée lui est venue sur le pont grinçant du paquebot-poste avec ses voix mouillées et son écume : Cette guerre-là

était la mienne, a-t-elle pensé. Pas celle-ci. Et pendant que le paquebot-poste se propulsait à travers la mer plate et gémissait par moments en cognant maladroitement la houle, elle a remarqué la différence entre la mer du Nord et le scintillement argenté de la mer du Cap ; elle se rappelait le déferlement écumeux et rugissant des vagues contre les rochers à Three Anchor Bay et à Sea Point. Un bref instant, elle a tenté de se rappeler un détail de sa guerre à elle, celle d'il y a seize ans. Elle avait maintenant passé presque autant de temps aux Pays-Bas qu'en Afrique du Sud. Contrariée, elle a écarté ces pensées. C'est fini. Ma guerre à moi est finie.

Elle se revoit jeune, en 1902, alors que la ville du Cap et la montagne de la Table disparaissaient derrière elle. Peut-être qu'elle était redevenue jeune, parce qu'avant elle s'était sentie terriblement vieille, vieille à en mourir. Comme cette idée semble étrange maintenant, mais c'était comme ça. Ce jour-là, sur le pont supérieur du *Glenart Castle*, le métal frais de la balustrade dans ses mains et le vent contre son corps, elle était jeune. C'est l'image qu'elle chérissait : elle avait enlevé son canotier, peigné en arrière les boucles qui flottaient sur son front et pour la première fois, oui, c'était sans doute la première fois, elle avait senti le vent coller son chemisier contre son corps, ce corps qui était délicieusement elle-même ; même maintenant elle ne trouve que le mot sésoto pour le décrire : *monate*, agréable. Elle avait saisi la balustrade des deux mains et s'était hissée, elle avait senti le choc de son poids dans ses bras tendus, la terre qui se retirait et la mer qui l'entourait faisaient des bonds tandis qu'elle se balançait ; a-t-elle soupiré, a-t-elle sangloté ? Pas tant que

ça, ce dont elle se souvient se résume ainsi : elle était son corps et c'était bien ainsi ; le mouvement de pompage des turbines quelque part dans les profondeurs de la soute faisait vibrer le pont sous ses pieds, et loin derrière, le pays qu'elle venait de quitter s'effaçait.

Et maintenant elle se trouvait à bord de ce navire, sachant cette fois-ci la direction qu'il allait prendre : il ne s'éloignait pas d'une guerre, au contraire, mais ses pensées étaient occupées par les vagues qui déferlaient sur les rochers du Cap, par leur énergie presque frénétique et par les quelques goélands lâchés dans l'air humide.

Dans le train qui traverse la campagne britannique, elle s'efforce de se concentrer sur les événements récents. Elle s'oblige en quelque sorte à rebrousser chemin, parce qu'elle croit en l'importance de vivre le moment présent, de traverser la vie les yeux ouverts.

Elle se tenait debout, sur le paquebot-poste, dans l'étreinte d'un pardessus. Le navire avançait lentement à travers une mer grise et un ciel gris, et ça avait un sens, parce que ce navire, et elle avec lui, était en route vers une obscurité plus profonde.

Elle avait tout juste commencé à entrevoir toute la vérité. Aux Pays-Bas, on vit à l'abri de toute violence physique véritable. Mais sur ce bateau... tout était incolore, comme si, d'emblée, tout était privé de vie.

Le pont était bondé de soldats gris qui grouillaient comme des fourmis ; s'ils s'arrêtaient, ils seraient paralysés par la peur, soupçonnait-elle. Elle avait essayé de se représenter ce qui les attendait,

à quoi ressemblerait le champ de bataille et ce que ces hommes y feraient. Elle avait essayé de replacer un des visages aperçus sur le bateau dans une tranchée ; il s'agissait d'un homme pâle au nez très pointu et aux mouvements de tête saccadés comme ceux d'une mouette, mais elle en était incapable. Bizarrement, elle ne pouvait l'imaginer que couché, le dos contre une fourmilière – oui, une fourmilière –, avec à la bouche une cigarette longue et fine d'où montait mollement une volute de fumée.

Elle essaie de se représenter l'angoisse, l'horreur, mais ne réussit qu'à se rappeler le visage blême et vide de son ami Jacques avant son départ pour le front. Quand elle se représente la guerre, elle pense à Jacques. Jacques la Mer, son ami instituteur de Dordrecht qui voulait absolument devenir soldat parce que son pays, la France, avait besoin de lui. Une fois elle avait saisi sa main, comme pour le réveiller, appuyant sa main contre sa poitrine, mais...

Pour elle, il y a quelque chose de terriblement troublant et de tout à fait insondable dans cette scène : la main de Jacques sur sa poitrine. Sa main à lui *sous* la sienne. Son cœur qui bat à tout rompre. Le visage de Jacques qui se fige, sa bouche qui s'entrouvre comme s'il voulait prononcer un mot. Sa main qui glisse de sous la sienne et retombe sur ses genoux.

Elle voit l'image floue de ses yeux dans la vitre du wagon. Et derrière les taches sombres de ses yeux, derrière le pâle reflet de son front haut encadré par des boucles blond cendré qui retombent ensuite le long de sa joue vers son cou, elle prend

connaissance d'un relief, d'un paysage qui, contrairement aux Pays-Bas, exige de l'attention, ne fût-ce que par son horizon qui bascule, ses monts et ses vaux. Comme si elle n'arrivait pas à voir au-delà de son reflet et que quelque chose de timide apparaissait à côté de son image réfléchie. Par instants elle regarde en biais, mais il n'y a personne.

Ce voyage me perturbe. Pourquoi ? Je n'y vais que pour faire mon travail. Ce n'est pas comme si j'allais descendre dans les tranchées.

Elle repense à Jacques, aux soldats aperçus sur le paquebot-poste. Sur le bateau, elle avait frôlé un des soldats pour atteindre le pont ; en fait, c'était une mêlée quelque peu comique, tous les deux ayant voulu passer la porte en même temps. Pendant un instant, ils se sont retrouvés pressés l'un contre l'autre dans le chambranle en métal au bord aigu dont la peinture s'écaillait ici et là, exposant l'acier noir. Elle revoit nettement la scène, comme si cela se passait au moment même : son manteau qui frôle l'uniforme, elle qui regarde au-delà du visage du soldat et qui voit le métal écaillé du chambranle à côté de son oreille ; ils n'ont rien dit, juste essayé de se libérer aussi rapidement que possible d'une intimité imprévue et tout à fait malvenue. Et pourtant, on aurait dit que son corps se crispait de nouveau au contact du corps de ce soldat contre le sien, l'uniforme avec ses courroies et ses boucles, la grossièreté de la toile et la dureté du métal, et en dessous la peau blanche et frémissante, l'odeur d'un sac plein de grain chaud. Après la séparation de leurs corps, elle a fait un pas dans l'air moite, elle s'est arrêtée, un peu bouleversée, non pas à cause du contact, non, pas le moins du